

Prusse que l'union existait parmi les Belges, mais que les Vonckistes étaient des émissaires de la Maison d'Autriche qu'il fallait écraser après la prise de Luxembourg et la reconnaissance de l'indépendance belge. Dans une lettre du 12, il exprime son contentement de voir la discipline rétablie dans l'armée après l'emprisonnement de van der Meersch ; les habitants n'allaient pas être molestés par la nouvelle marche de l'armée sur Luxembourg. « Le Vonckisme est aux abois, notre armée est superbe, et si les Autrichiens venoient, chaque village seroit un Turnhout ». Par contre les sympathies pour van der Noot tournaient à la fureur, les volontaires portaient son portrait dans tous les cabarets où il y avait des Vonckistes, le cabale complètement démasqué n'osait plus se faire entendre ; chaque jour, dix bons pamphlets paraissaient contre un mauvais. Le 14 mai, Feller écrit triomphalement que les Vonckistes sont morts, que toute la Belgique est armée, de sorte qu'il n'y a rien à craindre. Impossible de secourir les Liégeois puisqu'on démolirait d'une main ce qu'on édifie de l'autre, mais il faut s'accorder avec eux. Alors la Belgique et la Prusse pourront parler haut aux enrégés qui ne désirent que rapines et sacrilèges.

Le 19 mai, il écrit qu'après un séjour de trois semaines à Anvers, il venait de rentrer à Bruxelles au palais archiépiscopal. L'Angleterre avait accredité un ministre dans cette ville, les Autrichiens battaient en retraite vers le Luxembourg, l'armée brabançonne forte de 25.000 hommes était dans un bel état, mais les catholiques allemands et le pape faisaient mine de défendre les intérêts de Léopold. Feller espérait cependant que cet homme de mauvaise foi serait bientôt nul dans le système politique de l'Europe. Il avait l'intention de rédiger un mémoire pour l'envoyé belge à Berlin, il espérait que celui d'Angleterre remettrait un autre au duc d'York, puisque lui-même se trouvait accablé de travail et sans collaborateurs. Le Congrès et le comité ecclésiastique étaient émus par la lettre d'un curé du plat pays qui se plaignait des tracasseries des Liégeois contre le clergé. Avant tout, il recommandait aux Belges de ne pas se jeter dans le parti de Léopold, puisqu'il en résulterait de la division dans les affaires catholiques. « Et enfin toutes mes prophéties y sont contraires : et mes prophéties sont quelque chose, savez-vous ? Ne riez pas trop, et ne vous en étonnez pas plus que du tems de Saül. »

Feller hésite continuellement entre la crainte et l'espoir pour la bonne issue de la révolution. Le 22 mai, il écrit que si l'Autriche n'est pas impliquée dans une guerre, ses vœux sont frustrés, ses prédictions vont à vau-l'eau. Il est harassé cruellement de considérations contradictoires, la politique lui conseillant une alliance entre Liégeois et Brabançons, qui toutefois serait contraire aux intérêts de la religion. Il espère naturellement qu'à Liège les bons éléments prendront le dessus, de sorte que l'alliance sera justifiée. Le rétablissement du prince-évêque aurait été conforme à ce but, mais Feller le jugeait impossible. Les Autrichiens allaient occuper sa principauté, s'ils n'étaient pas empêchés par les Brabançons. L'Electeur de Cologne payait la garnison de Luxembourg, on avait fait des prisonniers de Münster aux avant-postes. Le 25 mai, il proposa de rattacher le pays de Liège aux Pays-Bas afin d'y rétablir l'ancien état des choses. Tout l'ancien